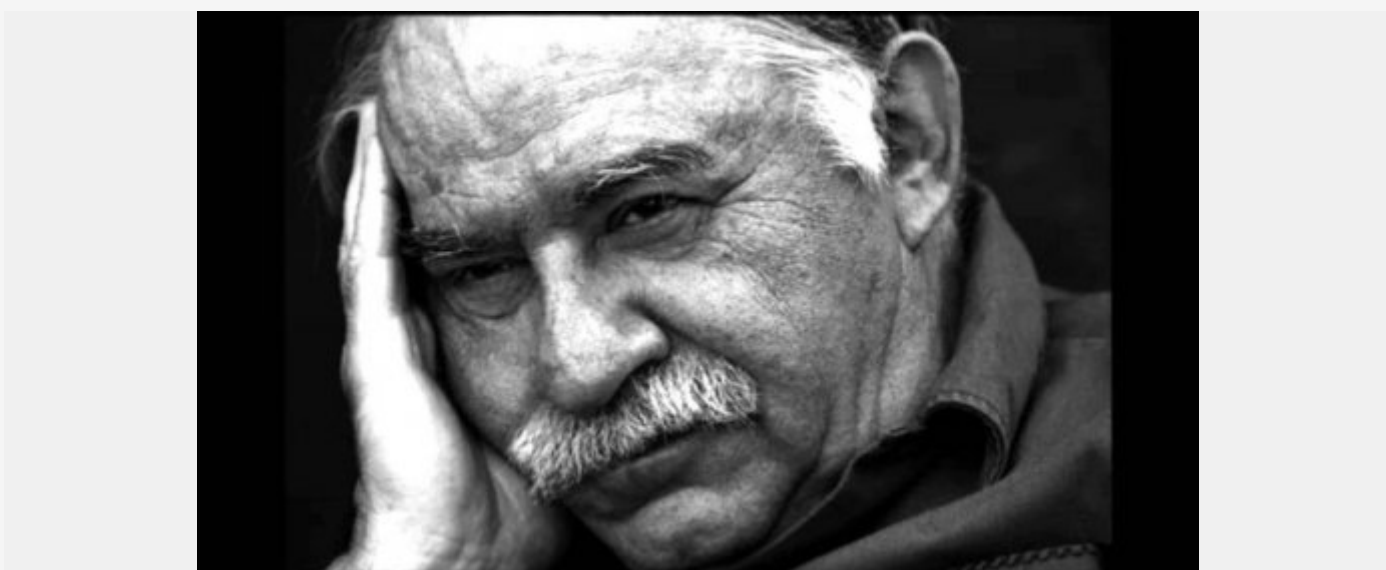


La pensée essentielle de Murray Bookchin, fondateur de l'écologie sociale

4 décembre 2014 / [Didier Harpagès \(Reporterre\)](#)

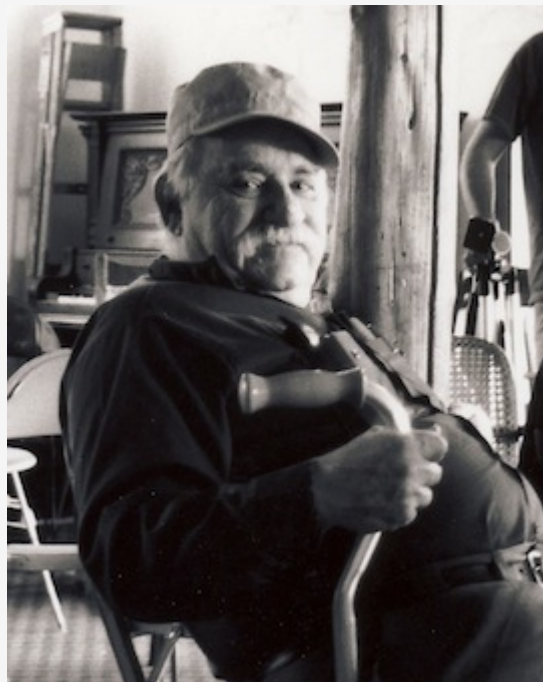


« Il faut choisir : se reposer ou être libre. » Cette pensée de Thucydide marque l'œuvre de Murray Bookchin, fondateur de l'écologie sociale. Vincent Gerber et Floréal Romero consacrent un ouvrage à celui qui s'employa à montrer qu'aucun des problèmes écologiques ne sera résolu sans un profond changement social.

Cornélius Castoriadis aimait citer un de ses ancêtres, Thucydide : « *Il faut choisir : se reposer ou être libre.* » Une vie humaine, signifiait-il, n'est pleinement accomplie que si l'homme parvient à libérer son énergie créatrice et à se donner les moyens, au milieu de ses contemporains, de penser le vivre-ensemble.

Il ajoutait : « *La liberté c'est l'activité !* » Une activité déployée de manière autonome, sur le plan individuel mais aussi collectif, en vue d'édifier une démocratie harmonieuse, directe et dynamique.

À l'évidence, cette pensée roborative se retrouve exprimée dans l'œuvre de Murray Bookchin (qui lut abondamment Castoriadis), à laquelle Vincent Gerber et Floréal Romero viennent de consacrer un ouvrage intitulé *Murray Bookchin, pour une écologie sociale et radicale*.



Né en 1921 dans une famille juive russe émigrée aux Etats Unis, Murray Bookchin est initié très jeune à l'analyse politique. Ouvrier dans l'industrie automobile, il fut séduit par le marxisme et le syndicalisme. Il s'en détourne pourtant durant les années 1950, devient enseignant et philosophe ; il oriente alors sa pensée anarchiste vers un

écologisme radical.

L'écologie sociale et la notion de domination

Le projet d'écologie sociale élaboré par Murray Bookchin s'appuie sur la conviction qu'aucun des problèmes écologiques ne sera résolu sans un profond changement social. Pas plus que l'écologiste benêt, enthousiasmé par la merveilleuse harmonie de la nature mais incapable d'appréhender l'homme social qui produit, l'économiste arrogant, pour qui les ressources humaines et naturelles ne sont que des forces productives, ne trouve grâce à ses yeux.

Son discours se veut d'emblée subversif afin de déranger l'ordre économique et politique responsable du saccage de la planète et de la désarticulation des rapports humains. Il perçoit très vite que l'évolution du capitalisme sera entravée par des contradictions internes (sur lesquelles Marx avait déjà insisté) mais aussi et surtout par des limites écologiques : « *Quel que puisse être le destin du capitalisme en tant que système économique ayant des "limites internes", nous pouvons maintenant hautement affirmer qu'il a des limites externes, celle de l'écologie.* »

Au cœur de sa réflexion sur l'écologie sociale apparaît clairement et de manière récurrente la notion de domination : « *L'obligation faite à l'humain de dominer la nature découle directement de la domination de l'humain sur l'humain.* » Une domination sur les jeunes, sur les femmes, sur les pauvres.

Puisque, selon Bookchin, la domination de l'homme précède la domination de la nature, une issue enthousiasmante est envisageable : la ré-harmonisation des rapports humains, à laquelle nous devons nous atteler, favorisera la ré-harmonisation des relations que les hommes entretiennent avec la nature. « *Si une communauté écologique se réalise jamais, précise t-il, la vie sociale suscitera une diversification subtile du monde humain comme du monde naturel et les réunira en un tout harmonieux et équilibré.* »

La croissance incontrôlable d'un capitalisme qu'il faut détruire

Concevoir la crise écologique comme une succession d'accidents aléatoires tels que les marées noires ou les catastrophes nucléaires serait une erreur grave. L'écologie sociale de Murray Bookchin fera le procès de la société de marché, société entièrement subordonnée aux injonctions du marché, qui a profondément altéré la vie des communautés humaines et laissé une empreinte indélébile sur le monde naturel.

La croissance est devenue pour Bookchin « *le synonyme de l'économie de marché* » dont la maxime est « *croître ou mourir* ». Sur ce plan, il ne reniera pas l'analyse marxiste de l'accumulation capitaliste : « *Accumuler pour affaiblir, racheter, absorber ou dominer d'une façon ou d'une autre le concurrent est une condition de la survie dans l'ordre économique capitaliste.* »

Anti-capitaliste, Murray Bookchin, sera anti-productiviste... et réciproquement. Les actes de résistance personnelle à la dégradation de la planète sont, à ses yeux, sans effet. Il ironise sur les paroles moralisatrices et naïves de certains écologistes : « *Les tentatives de rendre le capitalisme "vert" ou "écologique" sont condamnées d'avance par la nature même du système qui est de croître indéfiniment.* »

Il ne suffit plus, de changer le pansement, il faut penser le changement ! Intraitable, il appelle à des bouleversements institutionnels : « *Le capitalisme, en effet, constitue le point de négativité absolue pour la société et pour le monde naturel. Il n'est pas possible d'améliorer cet ordre social, de le réformer, de le transformer sur ses propres bases, par exemple en lui ajoutant un préfixe écologique pour en faire un "écocapitalisme". La seule solution qui existe, c'est de le détruire.* »

Le municipalisme libertaire

La société écologique imaginée par Murray Bookchin est indissociable d'un changement, lui aussi radical, de l'organisation politique. Il sait que la représentation n'est pas la démocratie car le peuple ne parle plus.

Il est donc nécessaire d'imaginer des alternatives écologiques et simultanément de

réinvestir le champ politique. Tel est le souhait de Murray Bookchin qui, au travers du municipalisme libertaire dessine le projet politique d'une démocratie du "*face to face*", une démocratie directe à laquelle tous les acteurs sont appelés, grâce en particulier aux assemblées populaires, à apporter leurs contributions.



- Murray Bookchin -

Le gigantisme des entreprises, l'urbanisation accélérée et la toute puissance d'un Etat hypertrophié, bureaucratisé et anonyme génèrent un grave déclin des valeurs civiques et sociales : « *Réduire les dimensions des communautés humaines, suggère Bookchin, est une nécessité élémentaire, d'abord pour résoudre les problèmes de pollution et de transport, ensuite pour créer des communautés véritables. En un certain sens, il nous faut humaniser l'humanité.* »

Au cœur même des grandes mégapoles, se reconstitueront, pensait-il, des centres urbains

de petite taille et il ne serait pas impossible qu'un mouvement municipaliste libertaire renaisse grâce au partage des intérêts communautaires par les habitants.

Murray Bookchin n'avait pas une vision aussi pessimiste de la technique que celle de Jacques Ellul. Aussi, entre l'admiration béate et le rejet inconditionnel de sa puissance destructrice, il la conçoit libératrice. « *Ce que je veux montrer, déclare t-il, c'est qu'un mode de vie organique dépourvu d'armature technologique serait aussi incapable de fonctionner qu'un homme dépourvu de squelette.* »

Cette technologie décentralisée, mise en œuvre dans des villages et cités confédérés, permettrait ainsi à son municipalisme de s'accomplir pleinement et de répondre à des besoins humains « *rationnellement conçus* ».

La cité envisagée par Murray Bookchin, rationnelle, écologique et libre n'a encore jamais existé. Toutefois, les exemples de cités historiques fréquemment évoquées présentent des institutions auxquelles il convient de porter une attention toute particulière. Elles ont, dit-il, « *établi une tradition qui demeure inachevée.* »

Celle-ci, précisément, doit être régénérée pour suggérer aux hommes une radicalisation de la démocratie, seule voie possible vers une société exigeante mais épanouissante aux yeux de l'ambitieux anarchiste. Tourner le dos à la verticalité desséchante et vieillissante du pouvoir pour envisager l'horizontalité bienfaitrice de la prise de décision collective :

« *Une humanité éclairée, consciente de toutes ses potentialités dans une société écologiquement harmonieuse, n'est qu'un espoir et non une réalité présente ; un "devoir être" non un "étant". Tant que nous n'aurons pas créé cette société écologique, nos capacités de nous entretuer et de dévaster la planète continueront de faire de nous une espèce encore moins évoluée que les autres.* »

Être libre, ne pas se reposer, tenter l'impossible pour éviter l'impensable !



Murray Bookchin, pour une écologie sociale et radicale, Vincent Gerber et Floréal Romero, [Le Passager clandestin](#), collection les précurseurs de la décroissance, 96 pages, 8 €.

Lire aussi : [Murray Bookchin](#)

Source : Didier Harpagès pour *Reporterre*

Photos :

- . Chapo : [Youtube](#)
- . Bookchin assis : [Polemica cubana](#)
- . Dessin : [Janet Biehl](#).

- Emplacement : [Accueil](#) > [À découvrir](#) >
- Adresse de cet article : <https://reporterre.net/La-pensee-essentielle-de-Murray-Bookchin-fondateur-de-l-ecologie-sociale>